

MAGAZINE

Chant du signe •  
Tendances.....56  
Vous permettez,  
Monsieur ? •  
Cinéma.....57



VOIR



→ Soirée au Fendika,  
en juin 2017.  
Photo Yvonne Brandwijk

ADDIS-ABEBA LE GO





**La capitale éthiopienne a définitivement tourné la page des années de dictature. Elle connaît aujourd'hui un nouvel essor, à l'image du pays. Et ses musiciens renouent avec l'inventivité qui faisait autrefois leur renommée.**

—Trouw [extraits]  
Amsterdam

**L**e club le plus en vogue d'Addis-Abeba se cache derrière une palissade de tôle ondulée. Une fois que l'on a traversé un garage et que l'on est passé devant une dame qui fait du café sur un petit feu, par terre, on arrive là où les choses se passent : une sorte de tente de Bédouins avec des tissus colorés tendus sur les côtés et un plafond de feuilles de palme.

Le Fendika est animé sept jours sur sept, mais le vendredi, lorsque le groupe Ethicolor se produit, le petit club est plein à craquer. Le public – jeune et local – est assis épaule contre épaule sur de petits tabourets. Ceux qui n'arrivent pas à entrer applaudissent le groupe de 13 artistes depuis la cour intérieure. Melaku Belay, danseur et leader du groupe, monte en courant sur le podium – c'est parti ! Une perruque en poil de babouin sur la tête, une lance à la main, il saute, tressaute et tourne jusqu'à ce que son corps soit tout tremblant. Le public crie, applaudit, siffle et accepte en masse son invitation à danser l'*eskista* – une danse traditionnelle avec des mouvements marqués des épaules.

Ethicolor est un groupe de folklore du <sup>xxi</sup>e siècle. Une troupe de chanteurs, danseurs et musiciens âgés de 17 à 79 ans. Ils jouent du jazz et du rock sur des instruments traditionnels, et mélangent le tout avec de la musique éthiopienne venue de régions et d'époques diverses et variées. Un hit des années 1970 succède à une danse tribale. *“Je veux prouver que le patrimoine musical éthiopien peut être joué avec une bonne dose de créativité tout en conservant son identité”*, clame Melaku Belay, qui sillonne le pays à la recherche d'instruments oubliés et de styles de danse inconnus. Il a tourné avec son groupe en Europe et aux États-Unis.



VOYAGE

# DÔT RETROUVÉ DU SWING



Voilà une success-story singulière, d'autant plus lorsqu'on sait que Belay est un enfant des rues. Pour survivre, il a fait tous les petits métiers, de cireur de chaussures à vendeur de mouchoirs. Il a dansé au Fendika pour les pourboires, qu'il partageait avec ses amis de la rue. *"J'étais le gosse des rues le plus riche d'Addis"*, dit-il en riant aujourd'hui. Entre-temps, il a acheté le club, et à l'endroit où il dormait, au pied du bar, vit aujourd'hui la nouvelle génération d'artistes. Douze garçons et filles talentueux venus de toute l'Éthiopie. Belay leur fournit un toit et du travail dans le club, il leur a ouvert un compte épargne, il les envoie à l'école.

Plusieurs artistes qui ont dormi chez lui, au pied du bar, ont à présent fondé leur propre club ou lancé leur carrière dans la musique. Alors que le monde en est resté au cliché de la famine de 1985, des paysages désertiques, de Bob Geldof et du Live Aid [un concert caritatif donné pour lever des fonds et venir en aide au pays], Addis s'est mué en une scène musicale bouillonnante. Il y a des concerts tous les soirs, dans les lobbys d'hôtel, les bars ou les clubs. Les groupes jouent du reggae, de la pop, du hip-hop ou de l'éthio-jazz, un courant de jazz où des sons africains se mêlent à du jazz américain, de la musique latino et du funk. Et l'économie croît depuis plus de dix ans – le Fonds monétaire international classe l'Éthiopie parmi les cinq pays à la croissance la plus rapide du monde [7,5 % selon les prévisions pour 2018].

Ce qui rend la musique du pays si unique, c'est sa gamme pentatonique, de cinq notes donc, avec une longue pause entre certaines notes. Elle crée des mélodies mystérieuses, *"une impression comparable à ce que l'on ressent lorsqu'on rate une marche dans l'obscurité"*, d'après les mots du producteur français Francis Falceto. Envoûté par ces rythmes, il a décidé d'éditer une série d'albums consacrés à la musique éthiopienne des années 1960 et 1970. La collection "Éthiopiennes" compte aujourd'hui trente albums, Falceto a remporté un BBC Award for World Music, et il a offert une seconde carrière à des artistes oubliés comme Mulatu Astatke – le père de l'éthio-jazz.

Plus que par sa gamme pentatonique, la musique éthiopienne est unique par son histoire : l'Éthiopie est le seul pays d'Afrique à être indépendant depuis trois mille ans – abstraction faite d'une brève occupation italienne de 1936 à 1941. L'âme éthiopienne est entière et sa beauté intacte. Et on l'entend dans sa musique. Demandez à un Éthiopien d'où il vient, et il vous parlera certainement du moment le plus glorieux de la nation : la bataille d'Adoua, en 1896, au cours de laquelle les soldats éthiopiens, principalement armés de lances, ont battu l'armée italienne. Cette victoire a fait d'Addis-Abeba la capitale diplomatique et culturelle de l'Afrique. Tous les pays envoyaient leurs ambassadeurs dans cette Afrique indépendante. Le tsar russe, avec ses diplomates, a même fait parvenir quarante instruments à vent et un chef d'orchestre en cadeau à Ménélik II [empereur d'Éthiopie de 1889 à sa mort, en 1913].

Ménélik II a transmis son amour pour la musique d'orchestre à son successeur Hailé Sélassié [petit-neveu de l'empereur, Hailé Sélassié a été élevé par ce dernier après la mort de ses parents ; il a régné de 1930 à 1974]. Dans les années 1950, l'institution impériale (police, gardes du corps et armée) détenait son propre orchestre, et le Tout-Addis dansait sur sa musique. Mais cette scène musicale effervescente a été anéantie par le régime marxiste du dictateur Mengistu, dont le coup d'État, en 1974, a mis fin au pouvoir impérial. Le couvre-feu et la censure effrénée ont fait de Swinging Addis ["Addis le Trépidant"] une ville fantôme. D'innombrables musiciens ont été

arrêtés, se sont enfuis à l'étranger ou bien ont écrit sous la contrainte des chansons socialistes. Pendant dix-huit ans, il n'y a plus eu de vie nocturne, et l'histoire de la musique éthiopienne moderne s'est arrêtée.

La dictature est tombée en 1991, mais il a fallu encore des années pour qu'Addis se remette à swinguer. *"Les gens étaient tellement habitués au couvre-feu que la vie nocturne a repris très lentement"*, commente le critique musical éthiopien Heruy Arefe-Aine. En 2000, il est rentré de New York pour organiser le premier festival de musique de la capitale éthiopienne. *"Maintenant, vraiment, Addis is happening [est branché]"*, lâche-t-il avec son accent américain. La scène musicale y est, selon ses dires, *"amazing"* ["extraordinaire"] : un époustouffant mélange d'artistes sur le retour, de musiciens légendaires et de jeunes talents. *"Ils ont de solides racines dans le passé et sont plus inventifs que jamais."*

**Addis s'est mué en une scène musicale bouillonnante. Il y a des concerts tous les soirs, dans les lobbys d'hôtel, les bars ou les clubs.**



Fendika est le lieu où découvrir ces musiciens inventifs. Melaku Belay y programme chaque soir un groupe particulier. Il invite des groupes locaux et des chanteurs de flamenco et de hip-hop. Les punks néerlandais de The Ex ont joué dans son local et les Américains de Red Hot Chili Peppers se sont trouvés si inspirés après une soirée au Fendika qu'ils ont intitulé leur single suivant *Ethiopia* [sorti en 2011]. *"Il faut que le monde voie ce qui se passe ici"*, s'enthousiasme Belay.

L'isolement culturel du pays a permis de préserver les traditions, mais il a aussi mené les Éthiopiens à rester tournés vers eux-mêmes. Beaucoup d'artistes se contentent de se produire dans le pays ; leur musique, exception faite des "Éthiopiennes" et de Mulatu Astatke, reste méconnue. Haddis Alemayehu brûle de changer tout cela. Ce musicien de 26 ans, avec un maillot de foot aux couleurs du reggae et les cheveux en pagaille, se produit ce vendredi au Fendika. Il a appris tout seul à jouer du *massinko*. Cet instrument vieux de trois cent cinquante ans possède une seule corde et, dixit Alemayehu, on peut tout faire avec. Alemayehu joue même du Michael Jackson et de l'Ed Sheeran. Il y a peu, il s'est produit avec Teddy Afro, le plus grand artiste de pop d'Éthiopie. Pour Haddis Alemayehu, ce concert devant 80 000 personnes a été un tournant dans sa carrière : *"En 2050, le monde entier jouera du massinko comme il joue de la guitare."*





← Au Fendika, en janvier 2018.  
Photo Yvonne Brandwijk

# 3,5

## MILLIONS

C'est le nombre de personnes qui vivent aujourd'hui à Addis-Abeba ("nouvelle fleur", en langue amharique). Cette population devrait tripler d'ici à 2037. La pression est énorme, et les possibilités d'expansion limitées – la capitale, située sur un plateau à 2 000 mètres d'altitude, est entourée de terres arables protégées. En novembre 2015, le gouvernement a annoncé un plan d'extension visant à occuper 10 000 kilomètres carrés de terres environnantes. Le projet a provoqué une grande vague de protestations. La répression du gouvernement a été sanglante – près de 400 morts –, mais le projet a été abandonné en janvier 2016. À défaut de pouvoir s'étendre, la ville doit prendre de la hauteur avec la construction de nombreux immeubles. Les quartiers du centre-ville, qui, pour 80 % d'entre eux, restent sans eau potable, ni électricité ni égouts, sont ainsi démolis à un rythme effréné pour faire d'Addis-Abeba une métropole moderne. Ce qui inquiète le journal éthiopien *Addis Standard* : "La ville est en train de devenir un endroit où la majorité des Éthiopiens n'ont plus les moyens de vivre."

## UN VENT DE RÉFORMES

Le tournant est spectaculaire pour l'Éthiopie. Contrôlé depuis 1991 par le Front démocratique révolutionnaire du peuple éthiopien (EPRDF), l'ancienne guérilla marxiste qui a pris le pouvoir au sortir de la dictature, le pays se libéralise politiquement et économiquement à grande vitesse depuis l'arrivée au pouvoir en avril d'un nouveau Premier ministre, âgé seulement de 41 ans. "Abiy Ahmed, le 'Gorbatchev éthiopien', est passé à l'action avec une telle intensité que l'on a cru qu'il ne pourrait pas maintenir ce rythme", s'étonne encore le *Financial Times*. Des milliers de prisonniers politiques ont été libérés. L'état d'urgence, mis en place pour mettre un terme à deux ans et demi de manifestations antigouvernementales sanglantes (un millier de morts), a été levé. L'ouverture du capital d'entreprises publiques a été annoncée. En novembre, plusieurs dizaines de responsables de l'armée et des services de renseignements ont été arrêtés pour lutter contre la corruption. "Abiy Ahmed est devenu une sorte de héros en Éthiopie", juge l'*East Africa Monitor*, "et à l'étranger, il est vu comme le type de dirigeant dont ont besoin nombre de pays africains".

## TEDDY AFRO, CHANTEUR ENGAGÉ

Il est le chanteur le plus populaire du pays. Son dernier album, *Ethiopia*, sorti en mai 2017, s'est écoulé à près de 600 000 exemplaires en seulement deux semaines. "Teddy Afro force le respect, autant de l'ancienne génération que de la nouvelle", relève *Addis Fortune*. "Il peut produire une bonne chanson pour que la jeunesse se déhanché, tout en offrant des leçons sur l'amour, l'absence, la politique et l'histoire." Avec ses mélodies enivrantes et ses textes en amharique, il aime relater les épisodes les plus glorieux de l'histoire éthiopienne, nostalgique en particulier de l'époque des empereurs (du XIII<sup>e</sup> siècle à 1975). Il a plusieurs fois critiqué par ses chansons la coalition au pouvoir, ce qui lui a valu d'être considéré comme une menace par les autorités et d'être interdit de concert pendant trois ans.



BE 2017/WIKIMEDIA COMMONS

## C'est un époustouffant mélange d'artistes sur le retour, de musiciens légendaires et de jeunes talents.

Lorsqu'il fait jour, on voit que le Fendika se niche au milieu de cahutes en tôle ondulée. Des deux côtés, du linge sèche sur des fils. Une fillette pieds nus vide un seau d'excréments dans un trou. Quatre-vingts pour cent du centre-ville se compose de quartiers comme celui-ci, sans eau potable, ni électricité ni égouts. Ils sont démolis à un rythme effréné. Ce pays qui, en l'an 2000, était le deuxième plus pauvre du monde, entend devenir d'ici à 2025 un pays à revenu moyen, et Addis une métropole moderne. La ville s'est dotée du premier réseau de métro léger d'Afrique subsaharienne; de nouvelles lignes et un aéroport sont en projet.

Les investissements massifs font de la ville un aimant pour les entrepreneurs, les membres de la diaspora éthiopienne et les aventuriers de tout poil. Les habitants des cabanes en tôle du centre-ville doivent faire place à des hôtels, des banques et des bureaux. Ils partent, contraints et forcés, s'installer dans des appartements en périphérie de la ville. Il y a trois ans, Belay a sauvé le Fendika de la démolition en signant un bail de cent ans pour le terrain,

qui est la propriété de l'État en Éthiopie. Mais un nouveau défi l'attend aujourd'hui. Selon le plan d'urbanisme d'Addis-Abeba, cette zone deviendra un quartier de tours. Si Belay n'y bâtit pas de construction d'un minimum de huit étages, il devra partir.

Il a affiché au mur un plan du centre culturel qu'il veut construire. Estimation des coûts : 3 millions d'euros. Il secoue la tête : "Je suis encore en train de rembourser mes derniers investissements. Comment diable est-ce que je vais faire ?" L'économie a beau croître, l'Éthiopie n'est pas pour autant un paradis. Les artistes doivent faire face à la censure; les instruments de musique et appareils étrangers sont inabornables du fait de la taxe de 200 % sur les importations. Addis-Abeba est-il quand même une ville du futur ? "Yichalal !" répond-on ici – la version locale du "Yes, we can !" ["Oui, nous le pouvons !"].

S'ils se méfient de leur gouvernement, les Éthiopiens croient fermement en eux-mêmes. Belay est convaincu qu'il trouvera un moyen de sauver son club. C'est important pour l'Éthiopie et pour le monde, dit-il. "T'offre aux jeunes artistes un avenir dans leur propre pays. Nous savons tous ce qui se passe si personne ne le fait – ils iront se noyer dans la Méditerranée." Il est en pleine discussion avec un investisseur chinois qui, comme tous les ressortissants étrangers, n'a pas le droit de posséder de bien immobilier

en Éthiopie. Si le Chinois paie la tour, il pourra utiliser les étages supérieurs pour ses affaires. Belay installera sur les trois premiers niveaux une galerie, une maison de disques, un studio d'enregistrement et un espace pour recevoir des artistes étrangers. La tour se trouvera derrière le club. "Les concerts restent là où ils sont", prévient Belay. "On n'aura nulle part ailleurs de telles vibrations, même dans une tour de cent étages."

—Stephanie Bakker  
Publié le 23 mai

## SOURCE



## TROUV

Amsterdam, Pays-Bas  
Quotidien, 86 700 ex.  
trouw.nl

Ce quotidien issu de la Résistance a vu le jour en 1943. Modérément progressiste, son lectorat provient, à l'origine, de la communauté protestante de centre gauche. Encore aujourd'hui, la Fondation pour la presse chrétienne veille à son identité religieuse.



## COURIR POUR LA PAIX

Sur leur maillot, l'inscription "un seul amour", surmontée d'une poignée de mains. Le 10 novembre, dans les rues d'Addis-Abeba, des milliers d'Éthiopiens et d'Érythréens ont participé à une course de 10 kilomètres pour célébrer la paix retrouvée entre les deux pays voisins, longtemps frères ennemis. *"Je suis très heureux, il n'y a rien de plus important que l'amour, la réconciliation et le bonheur dans le monde"*, a confié, enthousiaste, un coureur éthiopien à Africa News. Les participants ont brandi des drapeaux des deux pays ainsi que des photos des dirigeants, le Premier ministre réformateur éthiopien Abiy Ahmed et le président érythréen Isaias Afwerki. En juillet, les deux hommes ont signé un accord de paix mettant fin à deux décennies de profonde hostilité. Entre 1998 et 2000, une guerre déclenchée par un différend territorial avait fait 80 000 morts. Ce rapprochement s'est matérialisé par la réouverture de la frontière commune et des ambassades, le rétablissement des lignes téléphoniques et des liaisons aériennes.

## LE PREMIER MÉTRO

À la fin de 2015, le métro léger d'Addis-Abeba a été le premier service de transport de ce type à être inauguré en Afrique subsaharienne. Mi-tramway, mi-métro, il parcourt, sur deux lignes, 34 kilomètres de voies aériennes ou sur route. Ce sont des entreprises chinoises qui ont financé, construit et qui gèrent actuellement ce projet d'un coût total de 420 millions d'euros. *"Cette vision de rails surélevés donne l'image d'un pays dynamique et en plein développement"*, constate The Diplomat. Le site d'information de Tokyo note toutefois que ce nouveau moyen de transport a échoué à désengorger la circulation en ville. Chaque jour, près de 110 000 passagers empruntent ce métro léger, mais cela demeure insuffisant. *"Le nombre de trains devrait être augmenté, mais le système est limité à cause des problèmes d'approvisionnement en électricité."* Les habitants se plaignent même, selon le site, que la mise en place de ce métro-tram *"a aggravé les choses"* car lors de sa conception, les réseaux d'infrastructures déjà existants n'ont pas été assez pris en compte. Par exemple, *"les rails coupent des voies existantes, ce qui rend la circulation plus difficile pour les voitures et les taxis collectifs"*.



# UNE MUE INSPIRÉE PAR LA CHINE

Les constructeurs chinois bâtissent partout et rapidement à Addis-Abeba. Le modèle de ville fonctionnelle qu'ils proposent séduit la nouvelle classe moyenne.

—CNN (extraits) Atlanta

Quand Wang Yijun a commercialisé l'ensemble immobilier le plus cher d'Éthiopie, il s'est trouvé confronté à un phénomène bizarre. Les acquéreurs ont préféré les étages inférieurs à ceux qui offraient une vue panoramique sur Addis-Abeba. *"Ici, les ascenseurs sont souvent en panne à cause des coupures de courant, explique ce gestionnaire chinois. Aussi les appartements situés aux étages inférieurs sont les plus onéreux. Ce mode de fixation des prix n'a pas cours dans les villes chinoises."*

La reproduction du modèle urbain chinois en Afrique ne va pas sans poser quelques problèmes, mais, compte tenu de la superficie limitée des zones constructibles à Addis-Abeba – la capitale est entourée de terres arables protégées –, Wang juge inévitable de construire des tours telles que celles du Poli Lotus, un projet à 53 millions d'euros du promoteur chinois Tsehay Real Estate. L'an dernier, un avocat éthiopien, Theodros Amdeberhan, a acheté un 4 pièces au cinquième étage de cet ensemble pour 3,5 millions de birrs [110 000 euros]. *"Les promoteurs locaux ne respectent pas les délais"*, explique-t-il. Dans le cas du Poli Lotus, la mise sur le marché a eu lieu en 2016, et 70 % des appartements sont déjà vendus. *"Devant le prix intéressant que m'a proposé M. Wang, je n'ai pas hésité"*, poursuit l'avocat.

Avec ses lanternes rouges suspendues à l'entrée, cet ensemble de treize tours au milieu de palmiers pourrait aussi bien se trouver à Shenzhen, à Chongqing ou dans la banlieue de Shanghai. Le processus de "sinisation" touche une bonne partie de la ville. Les voitures circulent sur des routes chinoises parfaitement lisses, des grues chinoises bâtissent des immeubles de plus en plus hauts, des machines à coudre ronronnent dans des usines chinoises au sein de zones industrielles chinoises, les touristes arrivent dans un aéroport agrandi par les Chinois et des passagers se rendent au travail dans des trains chinois ultramodernes. En un mot, Addis-Abeba est en train de devenir une ville construite par les Chinois, mais quel en est le coût diplomatique et économique ?

Située à 2 355 mètres au-dessus du niveau de la mer, Addis-Abeba est l'une des capitales les plus élevées du monde. Selon les autorités, elle compte 2,7 millions d'habitants,

mais ce chiffre repose sur un recensement de 2007. Le nombre réel est certainement beaucoup plus important. Peu d'immeubles ayant une adresse, les chauffeurs de taxi s'orientent à l'aide de repères visuels. Et comme l'Éthiopie n'a jamais été colonisée, à l'exception d'une brève période d'occupation italienne entre 1936 et 1941, Addis-Abeba n'a pas les infrastructures européennes dont sont dotées beaucoup de métropoles africaines. *"Ici, il n'y a jamais eu de planification urbaine"*, observe Alexandra Thorer, une architecte qui a vécu à Addis-Abeba dans son enfance et a consacré sa thèse à son urbanisation.

À u tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, la population de la ville était en nette augmentation, et ses rues mal entretenues avaient grand besoin d'être restaurées. La Chine était alors en train de renforcer ses liens avec les pays africains : en 2000, Pékin a organisé le premier Forum sur la coopération sino-africaine, une assemblée qui se tient désormais tous les trois ans. Le gouvernement éthiopien, qui voyait la Chine comme un modèle de développement, lui a confié la construction de son infrastructure, souligne Ian Taylor, professeur d'économie politique africaine à l'université de St Andrews, en Écosse.

**Cet ensemble de treize tours au milieu de palmiers pourrait aussi bien se trouver à Shenzhen.**





← Addis Ababa  
en janvier 2018. Photo  
Yvonne Brandwijk



VINTAGE ADDIS ABABA

## ADDIS VINTAGE

Lancée en juillet 2017, la plateforme Vintage Addis Ababa vise “à laisser de côté les images connues pour révéler une ville plus innocente, au passé familial et intimiste”, explique **The Guardian**. Le site Internet, créé par un éditeur suisse et un photographe éthiopien, invite les Éthiopiens à partager les photos de leurs archives familiales afin de rendre compte de la vie quotidienne des habitants de la capitale tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Plus de 1 800 clichés ont déjà été récoltés. D’après le journal londonien, les deux hommes ont été surpris par l’enthousiasme des habitants. Un livre a été publié en novembre. Pour l’un des fondateurs, “ce projet tire profit d’une frustration latente chez les Éthiopiens, liée à la façon dont le pays a été représenté au fil des années”, souvent perçu à l’étranger comme un pays miséreux et désespérant. Au contraire, les photos recueillies témoignent “de l’évolution de la mode, des coiffures, et même du visage urbain, faisant de Vintage Addis Ababa un riche réceptacle de l’histoire culturelle locale”.

En vingt ans, les Chinois ont réalisé une série de projets, dont un périphérique (75 millions d’euros), l’échangeur de Gotera (11 millions), la première autoroute à six voies du pays (700 millions) et une ligne ferroviaire Addis-Abeba – Djibouti (3,5 milliards) qui relie ce pays enclavé à la mer. La vitesse à laquelle la capitale s’est développée, précise Alexandra Thorer, reflète le rythme de l’explosion urbaine en Chine depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle.

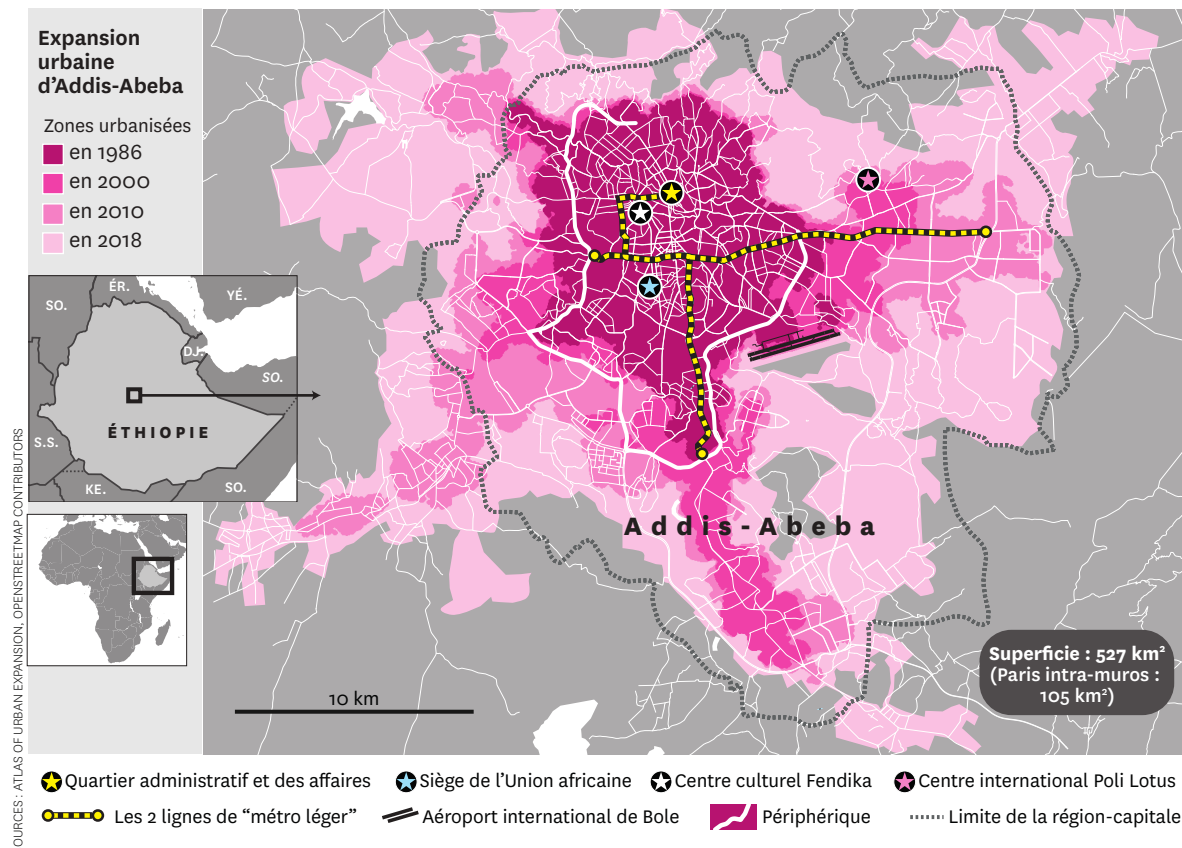
Les Chinois ont également construit à Addis-Abeba le premier métro de l’Afrique subsaharienne. Ses deux lignes, qui traversent le centre de la ville, transportent quelque 30 000 passagers par heure à raison de 6 birrs [20 centimes d’euro] le trajet. “Je pensais qu’il allait faire faillite, se souvient l’architecte, mais, en réalité, il est très fréquenté.” “Addis-Abeba a été métamorphosée, poursuit-elle. D’immenses gratte-ciel ont transformé sa silhouette.” En 2020, lorsqu’elle sera achevée, la tour en verre de quarante-six étages [de 198 mètres] que la China State Construction Engineering Corporation est en train de construire sera la plus élevée d’Éthiopie.

La tour la plus symbolique de la ville est bien entendu le très futuriste siège de l’Union africaine. Offert à Addis-Abeba par Pékin en 2012, cet édifice de 175 millions d’euros est unique en Éthiopie. “Je n’avais pas saisi à quel point il était chinois jusqu’à ce que je me rende en Chine”, note Janet Faith Adhiambo Ochieng, chargée de communication de l’Union africaine. “J’étais sidérée.”

## “D’immenses gratte-ciel ont transformé la silhouette de la ville.”

Alexandra Thorer, ARCHITECTE

## Une véritable explosion urbaine



L’Éthiopie a accumulé au moins 10,5 milliards d’euros de créances chinoises depuis 2000. Mais le montant total de sa dette atteint 25 milliards. Le pays doit donc davantage à l’ensemble de ses autres créanciers – parmi lesquels le Moyen-Orient et la Banque mondiale – qu’à la Chine. L’une des principales inquiétudes relatives aux prêts chinois est le piège de la dette – l’idée que Pékin ne contraigne les pays incapables de rembourser à accepter des accords abusifs.

Dans l’imposant édifice qui abrite les bureaux du Premier ministre, à Addis-Abeba, Arkebe Oqubay, un haut responsable du gouvernement, maintient catégoriquement que l’Éthiopie ne subit pas de pressions de la part de la Chine. “L’une des particularités qui rend le financement chinois très attrayant est que la Chine ne s’ingère pas dans la politique locale”, dit-il. Et, comme le souligne Ian Taylor, il arrive souvent que, pour des projets de construction, les entreprises chinoises ne soient pas confrontées à la concurrence occidentale. Un vendredi après-midi, dans l’appartement familial du Poli Lotus, le fils de Theodros Amdeberhan joue une partie de football en jeu vidéo sur un téléviseur grand écran tandis que la domestique fait griller du café. Au mur, on aperçoit une photo représentant la tour Eiffel. Quand on demande à l’avocat ce qu’il pense de la façon dont les Chinois façonnent le pays à leur propre image, il répond : “Je suis allé une fois en Chine et j’ai remarqué que les centres-villes sont construits de manière à répondre à tous les besoins des habitants.” Compte tenu du chaos indescriptible qui règne à Addis-Abeba, juste sous ses fenêtres, il trouve ce concept très séduisant.

—Jenni Marsh  
Publié le 3 septembre